

Inhumanité

Anton a enfin terminé sa longue journée de travail. Il déserte le centre de Mita comme tous ses semblables, pour aller se réfugier au chaud dans son appartement sis au troisième étage du cinquième immeuble rouge et jaune, de la sixième avenue à l'angle de la quatorzième rue.

Un repas plateau prestement englouti devant son poste de télévision, il se cale dans le confortable fauteuil en cuir et commence sa séance de « zapping » acharné. Du sang, des flammes, des cris, encore et toujours, rien que du très banal au programme de cette soirée qui s'annonce très morne, comme toutes les autres d'ailleurs. Son attention se fige quelques instants sur ces héros ignorés du quotidien, des ambulanciers iraqiens, qui, au péril de leurs vies, zigzaguent en permanence dans les rues de Bagdad pour récupérer de la chair en bouillie. Dans leur sordide petite salle de repos, ils s'amusent de leurs différences religieuses et aplanissent le chaos environnant, avec un humour indéfectible.

Alors qu'il essaie de maintenir son attention sur un type qui campe au sommet d'une tour en verre, Anton sombre, comme à chaque fois, peu à peu dans un sommeil engourdissant en se répétant, de manière subliminale: «Il faut se souvenir de rester bon, d'être un homme honnête, de ne pas être happé par la barbarie humaine, il faut... » et là plus rien... le néant ouateux de l'inconscient.

D'un geste brusque, il s'étire en poussant de petits soupirs, tout en se frottant les yeux. Un mouvement de la tête en arrière puis un bâillement sonore. Doucement il émerge de son profond assoupissement et grimpe lentement au sommet de la masse laineuse dans laquelle il était allongé. L'escalade n'est pas simple, une montagne de chaussettes en fils d'Ecosse et des collines de caleçons en coton. Parfois, il glisse et s'agrippe au rebord élastique d'un sous-vêtement. Son but étant d'atteindre le haut du tiroir pour continuer son voyage nocturne dans l'univers de sa commode. Anton a opté pour l'évasion poétique et somnambulique, le seul moyen pour échapper à la dictatorialité Mita, à sa rigidité et à la sauvagerie endormie de ses habitants. Le maire de Mita, artiste peintre raté, ayant dessiné la ville à l'image de sa folie, peut toujours croire qu'il dirige de main de fer les élans dévastateurs des hommes, Anton, quant à lui, a choisi de voyager au cœur de ses meubles. Dans chaque compartiment, il découvre un nouvel univers composé de douceur et de silence. Parfois il est berger et contemple l'horizon formé par les tasses à café, d'autres fois, il est un marcheur solitaire traversant une forêt de pots d'épices capiteux.

Chaque nuit Anton s'enfonce au plus profond de lui en psalmodiant la même rengaine : «Il faut se souvenir de rester bon, d'être un homme honnête, de ne pas être happé par la barbarie humaine..... il n'y croit presque plus, il le sent, l'espoir d'un monde meilleur s'atténue de nuits en nuits, les êtres sont mauvais et seul l'absolutisme contrôle leurs pulsions. Il faut vivre seul, faire fi des sentiments et se perdre dans la béatitude. La tête remplie de ces mots lancinants, il se dit que la seule façon de survivre est de poursuivre son périple dans l'univers de son appartement, sans but précis, et avancer encore, plus loin à la recherche de quoi ?.... Il ne le sait toujours pas.

Ariane